

Pascal Bayle

JEUX D'OMBRES

et de lumières à la surface des mondes...



Du même auteur :

(sous le pseudonyme de Paskalo Bajl)

Les Jardins Sélènes

<http://www.edilivre.com/doc/3638/>

Lune de glace

<http://www.edilivre.com/doc/8879/>

Pascal Bayle

*JEUX D'OMBRES
ET
DE LUMIÈRES
À LA
SURFACE DES MONDES...*

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8886-2

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*À ma fille, à mon fils,
à tous les enfants qui, comme Volodia,
nous font confiance pour leur bâtir un
monde meilleur.*

« Un jour je déploierai mes ailes, comme toi. »

1^{ère} partie

Je me souviens...

*« Je me souviens... Je me rappelle,
Ces temps, ces lieux chers à mon cœur...
Le jour baissait... J'étais près d'elle
Au bord du Danube en rumeur. »*

Théodore Tutché
Traduction Katia Granoff

I

Naissance

*« Ton frère Lazare n'est pas mort : il dort,
et nous allons le réveiller... »*

Saint Jean l'évangéliste

*« Quand bien même nul souvenir ne resterait aux morts
dans les enfers,
moi je m'y souviendrais de ma chère Hypatie »*

Synésios de Cyrène

Le ciel était clair, et le soleil brillait sur les eaux calmes du lac, serti tel un joyau d'azur au cœur de la forêt de jade.

Assis sous un arbre, le jeune homme observait avec attention celui qui lui bandait la jambe, accroupi à ses côtés. Celui-ci, pour plus d'aisance, avait déposé dans l'herbe carquois et casque ailé. En dépit de ses mains calleuses, ses gestes précis et délicats dénotaient une grande habitude à ce type de soin.

Le blessé leva le regard vers l'altier vieillard debout auprès d'eux, qui les toisait du haut de sa digne rectitude toute drapée d'un manteau de bure sombre. Toutefois,

l'expression de sévérité arborée par le visage du patriarche ne semblait aucunement impressionner le jeune homme.

« Un prodige, Maître Kotor, je vous l'affirme, c'était un prodige ! » assurait celui-ci avec conviction.

Son interlocuteur haussa dédaigneusement les épaules puis secoua la tête, faisant ainsi bruisser son hirsute barbe grisâtre telle une brassée de feuilles sèches.

– Un prodige, Majesté ? Peuh ! jeta-t-il avec mépris. Le seul prodige auquel j'ai assisté, c'est votre inconscience prodigieuse, votre flagrante irresponsabilité, qui nous a tous mis dans cette fâcheuse posture ! Il s'en est fallu d'un cheveu pour que cette situation fort déplaisante tourne au drame irréparable ! Est-ce là la façon dont je vous ai enseigné de vous acquitter de vos futurs devoirs ?

Sans démentir, le jeune homme répondit avec une lueur d'espièglerie dans l'œil :

– Est-ce vous qui l'avouez, de votre propre parole de précepteur, Maître Kotor ?

Sous l'impertinence de la réponse, l'homme qui avait prodigué les soins ne put se retenir de pouffer de rire dans sa longue moustache.

– Assez d'insolence ! fulmina le précepteur, fièrement drapé dans son habit de corbeau, les sourcils broussailleux soudainement animés de multiples tics nerveux. Vous répondrez de votre impudence devant le Roi votre père, dès notre retour au palais. N'oubliez pas qu'en son absence, le respect que vous lui devez rejaillit sur moi.

Il tança vertement le soigneur qui cherchait à dissimuler son sourire tout en épongeant longuement la sueur perlant du front du jeune prince.

– Et tenez-vous le aussi pour dit, Seigneur Morglenn : laissez là votre soin, je vous prie. Je ne suis pas si ignare dans les arts de la médecine pour ne pas m'accompter que votre bandage est déjà largement terminé, et que vous ne restez près de votre prince que par la faiblesse d'un attachement pratiquement filial ! Un attachement dont

vous subissez l'aveuglement, puisque je vous tiens complice par négligence de l'escapade du prince, qui échappa sans difficulté aucune, semble-t-il, à votre vigilance. De ce manquement aussi vous rendrez compte auprès de votre roi !

Sans paraître affecté par la menace du vieillard, Morglenn ramassa rapidement ses propres affaires et la grande épée tachée de sang qui reposait dans l'herbe piétinée, puis tendit la main au prince pour l'aider à se relever d'une poigne solide.

Celui-ci, après s'être remis debout avec une légère grimace de douleur contenue, essuya sommairement sur ses vêtements déchirés l'arme que Morglenn lui avait rendue, avant de la remiser au fourreau. Ce faisant, il lança un rapide regard circulaire : la poignée d'hommes en armes, à quelques pas de là, feignait de s'activer à quelques tâches consciencieuses : rajuster une boucle de ceinture, flatter le col d'une monture, vérifier la tension de la corde d'un arc... Toutes choses qui leur permettaient de ne pas paraître prêter l'oreille au vif échange entre l'irascible précepteur et son élève, celui-ci cachant difficilement sa contrariété face à cet échange qui s'éternisait un peu trop à son goût. L'orgueil de sa jeunesse s'accordait en effet mal du fait de se voir ainsi morigéner devant ses fidèles compagnons d'armes par son virulent magister.

– Cela suffit ainsi, Maître. Sans doute êtes-vous chargé de mon éducation, et force m'est de constater que vous n'avez pas d'égal dans les sciences de la nature, l'art des lettres, la sagesse des lois et de la philosophie, mais gardez-vous de me faire la morale plus longtemps : j'en ai passé l'âge, soyez-en certain. Mais de cela aussi nous parlerons devant le Roi mon père. Quant à ce qui s'est passé sur l'heure, avant que vous et les hommes de ce fidèle Morglenn n'arriviez...

– Foutaises ! s'emporta de nouveau le précepteur, dont les moustaches grisonnantes s'agitèrent à leur tour de

façon désordonnée. Ne me parlez plus de ces foutaises délirantes !

L'envie de pointer un doigt sentencieux vers son prince démangeait visiblement le vieil homme, sans que son rang lui permette toutefois cette marque de familiarité. Le précepteur, quittant alors sa digne immobilité sous l'emprise d'une ostensible exaspération, commença à arpenter théâtralement à grandes enjambées tout l'espace qu'il pouvait, sans trop s'éloigner néanmoins de son rebelle d'élève.

– Du délire, du délire, répétait-il avec emphase. Peut-être Votre Majesté pense-t-elle ainsi noyer le poisson !? Un ange venu vous tirer des griffes des hommes d'Arkham... ? À qui pensez-vous donc faire accroire cette fable ? Ne croyez-vous pas m'avoir suffisamment abreuvé de vos fanfaronnades et billevesées toute votre enfance durant ? Après toutes ces années passées à votre digne service, ne voyez-vous pas comme je suis las de votre fantaisie qui ne vous a toujours pas quitté une fois arrivé à l'âge d'homme ? Ah ! Vous m'avez usé avant l'âge, Prince Yeltmir, j'ai déjà un pied dans la tombe, de par votre constante insouciance... Aux Puissances Célestes ne plaise de m'y faire poser le deuxième dès ce soir...

Il passa sa main osseuse sur son front, sans que l'on puisse savoir s'il continuait à jouer un rôle excessif ou s'il était en proie à une réelle et extrême lassitude.

– Quant à votre éducation religieuse, force m'est de constater que celle-ci semble être sujette à caution... N'ajoutez pas un mot, mon prince, au sujet de cette prétendue apparition angélique... N'avez-vous point appris que ces apparitions ne sont accordées qu'aux pieux Bergers ? Il est dit dans la prophétie de la nymphe Iso, que lorsque viendra le Temps des Loups...

– Un ange, vous dis-je, Maître, sauf votre respect, l'interrompt Yeltmir avec une conviction inébranlable.

Irrité par cette interruption, le précepteur, ayant soudain retrouvé toute sa pugnacité, revint d'un pas vif se planter droit devant son contradicteur.

– Oh-oh, mon élève paraît donc si sûr de lui ?

Il eut un sourire entendu, et continua :

– Cet ange était-il doté de trois paires d'ailes, toutes rehaussées d'or brûlant, ainsi qu'il est décrit dans le Livre de la Légende ?

Le jeune prince parut un court instant décontenancé.

– Euh, non... Je l'avoue, je n'ai point vu ses ailes, concéda-t-il de bonne foi. Toutefois, celles-ci paraissaient repliées sur son dos, en une sorte de havresac, comme s'il les dissimulait sous son vêtement d'argent et de drap clair !

– Oh-oh, se gaussa de nouveau le précepteur avec suffisance, se mettant à lisser soigneusement sa barbe ébouriffée. Voyez-vous cela... Il transportait donc ses ailes tel le pèlerin sa chiche couverture et sa gamelle bosselée : voilà qui va diantrement intéresser le Berger qui vous fit la catéchèse...

– Il n'avait point besoin d'ailes, entendez-vous, Maître, pour aller et venir entre le ciel et ici-bas, car il se déplaçait de l'un à l'autre à une vitesse telle qu'il disparaissait littéralement sous nos yeux !

– Et il n'était point armé d'une hallebarde de lumière, m'avez-vous dit ?

– Il n'avait pas besoin d'armes non plus ! » répliqua Yeltmir avec un accès d'impatience. Il pointa du doigt la forme d'un corps humain brisé, étendu non loin d'eux dans l'herbe souillée. « Avez-vous comme nous constaté de vos yeux l'état en lequel se trouve le cadavre de cette vermine de valet d'Arkham ?

– Je vous concède ce point, Majesté. J'avoue que cette carcasse me laisse perplexe... Ce qui reste de ce vaurien paraît effectivement en piètre état : il semble avoir été broyé de frayeur...

Il croisa les poings derrière le dos et commença à osciller négligemment sur les talons, l'air dégagé, avant de reprendre avec une moue caricaturale.

– Mais peut-être est-ce dû au fait de vous voir manier l'épée de la façon si terrible que vous enseigna votre maître d'armes Morglenn, ici présent...

Le jeune prince, lassé, finit par lâcher un profond soupir. Il jeta un œil à la petite troupe de soldats, au milieu de laquelle il distingua instantanément la délicieuse silhouette féminine, vêtue de bleu, de celle qui tenait son cœur. Leurs regards se croisèrent un court instant, et cela lui insuffla immédiatement le surplus de patience et de volonté lui manquant pour plaider de nouveau sa cause.

– Maître, votre enseignement m'a toujours été de bon aloi, mais outre le fait que vous n'êtes pas chargé de mon éducation religieuse, votre rang de précepteur, aussi honorable soit-il, ne vous dispense pas de retenir vos sarcasmes blessants... Vous semblez faire peu de cas du fait que nous sommes deux à témoigner de ces faits...

Le vieux Kotor lança avec dédain un coup de menton vers la jeune femme, moins protégée que surveillée par deux des soldats de la petite troupe.

– Si vous voulez parler de la parole de cette... de celle qui vous accompagnait...

– Sa parole vaut la mienne ! s'emporta pour la première fois Yeltmir. Demoiselle Séléna est de noble naissance, tout autant que moi !

– Elle n'est pas de notre peuple !

– Est-ce bien là son seul tort ?

– Votre tort, biaisa habilement le précepteur, c'est d'être aveuglé par ce que vous appelez vos *sentiments*, asséna-t-il en appuyant avec un notable mépris sur le mot. Au point d'en oublier que votre *devoir*, ainsi que le nôtre, est de vous tenir à l'écart de son peuple, sans vous immiscer dans leurs vies ni leurs querelles internes.

– N’avez-vous jamais entendu parler d’alliance entre royaumes, par l’alliance des trônes ?

– Ce n’est pas à vous d’en décider, mais à votre Père, et au Conseil des Anciens !

– Cessons là notre querelle, voulez-vous, Maître... La sagesse de mon père nous permettra à nous deux de revenir dans le juste chemin de la raison.

Une expression de magnanimité toute mielleuse se peignit sur le visage du vieux Kotor, qui se remit à lisser sa barbe avec une évidente autosatisfaction :

– Heureux de vous voir revenu de vous-même à une aussi raisonnable attitude, Majesté, avant que j’eusse pris l’heur de mon propre chef de vous en montrer la voie...

Définitivement écœuré par la mauvaise foi de son précepteur, Yeltmir réussit à détourner le regard vers son maître d’armes sans trahir ses sentiments envers l’irascible vieillard.

– Allons, Morglenn, soupira-t-il avec lassitude, il est temps de rentrer au château à présent...

Ce fut à cet instant que l’étrange brise se leva.

Ce fut un souffle d’abord imperceptible, tels ces légers zéphyrus qui naissent spontanément lors de ces belles journées d’été, sans autre raison que de procurer sur la peau en sueur un court frisson de fraîcheur aussi vite dissipé qu’apparu.

Mais cette brise-ci ne s’éteignit pas, bien au contraire, et en quelques secondes avait forcé de façon totalement imprévisible.

Yeltmir et Morglenn échangèrent un regard intrigué, mais aucun des deux n’eut l’esprit ni le temps de poser une question : déjà la forêt bruissait méchamment autour de la petite troupe. Des feuilles pourtant encore vertes furent arrachées par les bourrasques surnaturelles qui gagnaient en force de seconde en seconde : le rugissement du vent s’élevait plus puissant, plus aigu, plaquant les vêtements

aux corps. Les hommes peinaient à apaiser leurs montures hennissantes qui renâclaient, le crin ébouriffé par le souffle venteux, les yeux exorbités et les naseaux dilatés par la peur.

Un craquement sec retentit : une longue et lourde branche à demi desséchée qui n'avait pas résisté aux violentes rafales vint s'abattre au milieu des hommes et des bêtes. Plusieurs des chevaux ruèrent de frayeur, tentant d'arracher leur longe des mains des cavaliers qui les contenaient à grand-peine.

Au sein de ce tumulte flottait la tache bleutée de la robe de la jeune femme, impudiquement plaquée par les rafales incessantes sur ses formes rondes et fermes.

– Séléna ! appela le prince, esquissant un pas mal assuré en direction de la jeune femme.

– Tenez-vous à moi Messire, lui enjoignit Morglenn qui devait à présent crier pour être entendu dans la tourmente. Il avait vigoureusement empoigné son prince, mais dans le même temps le vent forçait encore, rendant difficile la station debout même pour un homme solide comme lui.

La violence des rafales gagnait toujours en intensité : autour d'eux, les arbres gémissaient sous les assauts sifflants continuels. La loi du chacun-pour-soi avait éparpillé la petite troupe, chacun cherchant un abri, une protection contre une forêt saisie d'un tremblement si brutal, depuis ses racines jusqu'aux extrémités de ses branches, qu'elle paraissait devoir se déchirer en gigantesques lambeaux. Les tournoissements surpuissants de l'air rendaient la respiration difficile, et il était presque impossible de garder les yeux ouverts : le monde s'était réduit à une poche de folie aérienne, où tout semblait devenu flou, domaine hostile d'un ennemi irrésistible, mais invisible.

Le prince appela encore, mais son cri fut emporté à peine sorti de ses lèvres. Vingt pas seulement le séparaient

de Séléna, mais la violence des bourrasques avait dressé une muraille entre eux.

Le casque du maître d'armes lui fut à l'instant arraché par une rafale.

Puissances célestes ! ne put s'empêcher de jeter celui-ci avec une pointe d'effroi dans la voix. Suivant son regard, le prince ne put que constater comme lui l'incroyable phénomène qui se produisait.

Dans un sifflement devenu rugissement, le vent avait subitement infléchi sa course et une trombe opaque venait d'apparaître au centre de la clairière, en bordure du petit lac, entraînant dans un mouvement giratoire ascendant le moindre fragment de matière ni assez lourd, ni assez fortement attaché pour s'opposer à la puissante aspiration ainsi générée. La furie aérienne gagna encore en intensité, et leurs visages furent trempés par l'eau qui s'élevait en bruine cinglante des crêtes qui couraient d'une rive de l'étang à l'autre. Ils sentirent les mains invisibles du vent les pousser violemment entre les omoplates. Morglenn jeta sans ménagement aucun son prince au sol.

– Au sol, tout le monde au sol ! voulut-il crier à ses hommes.

Mais l'air rendu poisseux par sa vitesse étouffa son ordre, qui fut toutefois suivi par ceux qui eurent assez de présence d'esprit pour l'imiter. Durant de longues secondes, le sifflement assourdissant de l'ouragan les convainquit que les dieux eux-mêmes avaient décidé de vider l'atmosphère du monde par quelque fissure occulte, créant ainsi le cône d'aspiration dans lequel ils avaient eu le malheur de se trouver.

Les yeux mi-clos, Yeltmir ne put que constater que, symptôme aussi inexplicable que la tourmente elle-même, le ciel au-dessus d'eux arborait toujours la même nuance bleutée qu'avant ces minutes de folie.

Réussissant par un effort phénoménal de volonté à se libérer du piège gluant de l'air déchaîné, il appela encore

par deux fois Séléna, mais ne put, dans le déchaînement des éléments, distinguer la voix de la jeune femme.

Et soudain, la lumière.

Le monde fut subitement noyé dans une blancheur aveuglante.

Avant même qu'il ait pu par réflexe fermer les yeux, il vit la totalité de la scène – arbres, hommes et chevaux – disparaître soudainement dans la luminosité devenue palpable, qui sembla dissoudre chaque détail – branche, brindille, boucle de ceinture ou empennage de flèche –, effaçant l'univers dans une impensable uniformité lumineuse.

Par réflexe, Yeltmir se protégea le visage de son bras libre, tel l'enfant qu'il redevint durant une fraction de seconde, terrorisé par la dimension apocalyptique de l'ouragan : il sentait contre lui le rempart confiant et solide du corps de Morglenn qui pesait de tout son poids sur le sien, et dont les doigts s'enfonçaient dans sa chair telles les serres d'un oiseau de proie. Même ainsi, la blancheur pénétrait jusqu'à la moindre parcelle de son être malgré la protection de son bras et de ses paupières serrées, lui refusant la trompeuse sécurité de l'obscurité intérieure. Des cris de peur et des hennissements de terreur s'élevèrent, lui prouvant, dans cet instant de pure panique, que le monde n'avait pourtant pas cessé d'exister, dissout et absorbé par le blanc, dans sa totalité et jusqu'à son moindre atome.

Combien de temps ce phénomène s'éternisa-t-il ? Assurément pas plus d'un battement de cœur.

La luminosité inconnue s'éteignit aussi brutalement qu'une bougie qu'on souffle. Plus terrifiant encore, l'air s'immobilisa d'un seul coup, et l'interruption instantanée du hurlement du vent à leurs oreilles les fit tous un instant croire à une subite et complète surdité.

Interloqué, Yeltmir ouvrit lentement les yeux avec méfiance, s'attendant malgré lui à quelque nouvelle

diablerie inexplicable. Dans la clairière à présent assagie, chacun relevait la tête de même, avec l'expression hébétée de ceux qui espèrent s'être réveillés d'un cauchemar sans trop oser y croire.

Alors s'éleva le cri.

Un cri aigu, bref, un cri de souffrance primal, un vagissement déchirant qui leur glaça le sang.

Enfin, il vit.

Il *la* vit.

Il crut un instant à une illusion provoquée par les griffures douloureuses laissées par la blancheur sur ses rétines, mais dut se rendre à l'évidence que chacun voyait ce que lui-même voyait, car tous étaient subjugués par la même scène, les yeux écarquillés, qui par la stupeur, qui par l'effroi.

Au milieu de la clairière, dont l'herbe drue avait été impitoyablement drossée par l'inexplicable tornade, gisait à présent le corps fragile et nu d'un être humain roulé en position fœtale.

Aurait-il été valide qu'il n'aurait pas été le plus rapide : Séléna, échappant facilement à l'attention de ses gardes frappés de léthargie, avait bondi en direction de l'apparition.

Lui, dut attendre que Morglenn se secouât de son immobilité, dans un puissant frisson, et se relevât, aussi hébété que ses hommes, pour pouvoir se dégager et rejoindre sa compagne en boitant.

Baissant les yeux vers la forme couchée dans l'herbe, Yeltmir vit confirmé ce que son cœur soupçonnait déjà.

Elle était revenue.

Nue, pâle et ensanglantée. Étrangement, son corps de femme apparaissait aussi fragile et précieux que celui d'une adolescente en devenir. Séléna leva ses yeux clairs vers lui, et partagea par ses mots la même pensée :

– Oui, *Elle* est revenue, Yeltmir... Elle, *Valentina* !
Mais, par tous mes dieux, dans quel état !

– Est-ce que... ? n’osa formuler le jeune homme.

Par quelque peur née de l’enchaînement de ces événements surnaturels, il n’osait poser la main sur l’inconnue, dont le corps blanc semblait devoir se disloquer sous les spasmes qui l’agitaient par à-coups.

La première, Séléna brisa ce tabou qui les retenait tous d’esquisser le moindre geste vers elle, et toucha le front de l’inanimée de la paume.

– Elle vit encore, oui... Mais sa peau est... Si froide !

Au contact des doigts de la jeune femme, *Elle* émergea fuitivement de l’inconscience, ouvrant à demi les paupières, laissant échapper des sons inarticulés, puis retomba dans son effrayante catatonie.

Ces pitoyables signes vitaux arrachèrent enfin Yeltmir à la torpeur généralisée. Sans quitter des yeux celle à qui il devait la vie, il lança des ordres : apporter des couvertures, préparer une boisson chaude, laver ses plaies – Séléna, d’un pan de robe, essuyait déjà le visage de l’inconnue –, construire un travois pour la transporter... Sortant enfin de leur torpeur, les hommes obéirent immédiatement, avec efficacité, visiblement rassurés de pouvoir se raccrocher à des tâches familières après l’épisode surnaturel qui venait de se produire.

Yeltmir s’accroupit à son tour, le cœur battant, posant sa main sur celle de sa compagne qui elle-même serrait les doigts de l’apparition avec une ferveur où se mêlait crainte sincère et profond respect : ses yeux étaient humides, mais aucune larme n’en coulait.

– Va-t-elle vivre ? Oh, Yeltmir, dis-le-moi, implora-t-elle à dans un souffle, dis-moi qu’elle va vivre !

– C’est un ange, Séléna... Elle ne peut mourir.

– En es-tu bien sûr ? Elle l’était, oui... Même si...

Le regard de la jeune femme flotta un instant dans le vide alors qu’elle se remémorait les instants de complicité

qu'elle avait partagés avec celle qu'elle ne pouvait alors considérer autrement qu'une simple femme.

Il y avait eu ces instants doux, si sereins... Et puis soudain, la mort. La rage du combat, bref, intense... Désespéré.

À présent elle ne savait plus : comment admettre qu'un ange pouvait saigner ? Comment admettre qu'une simple femme puisse ainsi revêtir des attributs semi-divins ?

Séléna redressa la tête, son regard franc fixé à celui de son amant.

– La sauverons-nous, Yeltmir ?

– Elle a eu nos vies entre ses mains. À présent, c'est nous qui avons la sienne entre les nôtres. Et par tous les dieux, Séléna, par les tiens et les miens, elle survivra, j'en fais le serment, dussé-je le payer de mon trône !

Le seul qui n'avait toujours pas esquissé un geste durant ces intenses minutes d'activité était le vieux Kotor, qui s'était péniblement relevé, et se tenait, hébété, immobile au milieu de l'agitation, sa barbe constellée de menus débris végétaux de toutes natures.

Se redressant, le prince s'avança finalement vers lui.

– Mon bon maître, pourquoi rester ainsi figé telle une statue de sel ? Ne vous morfondrez pas davantage, et convenez avec moi que bien que vous n'ayez pas pris part à mon éducation religieuse, nous venons tous deux d'assister à une belle leçon de catéchèse de la part des Puissances du Ciel : le Livre de la Légende ne mentionne-t-il pas que, lorsque les anges décident de se dépouiller de leur nature divine pour vivre ici-bas, c'est aussi nus qu'au jour de la naissance qu'ils descendent jusqu'à nous ?

Ce fut quand Yeltmir posa familièrement la main sur l'épaule de son précepteur que celui-ci frissonna, émergeant de la transe qui était tombée sur lui tel un manteau de plomb lors de l'apparition surnaturelle. Toujours muet, il tourna lentement son regard inexpressif vers le prince.

– Allons, précepteur, reprenez-vous, répéta-t-il avec une insistante douceur... Dès notre retour au château, et ainsi que vous l’avez si sagement recommandé, nous prendrons conseil auprès du Roi mon père : lui saura sagement discerner derrière ces événements les meilleures décisions à prendre... Ayez confiance !

N’attendant du vieil homme ni excuses, ni explications, Yeltmir se détourna de lui, et retourna auprès de Séléna : celle-ci, accroupie, tenait tendrement dans ses doigts la main pâle qui émergeait de la couverture près de laquelle elle montait la garde.

Ils échangèrent tous deux encore un regard silencieux, partageant les mêmes interrogations.

Qui était-elle ? D’où venait-elle ? Quelle puissance inconnue avait décidé de son destin, inextricablement lié au leur ?

Les réponses, si elles existaient, résidaient peut-être derrière le front de l’inconnue, à présent assoupie.

Quelles réponses, pour quelles destinées ?

II

Par-delà le seuil

« Enfin, une nuit, un pont fut jeté au-dessus du gouffre profond qui séparait ces deux univers : les cieux chargés de rêves vinrent se mêler à l'air confiné de la pièce et l'enveloppèrent dans leur fabuleuse fantasmagorie. »

Howard Philips Lovecraft

Le froid ne la quittait pas, tapi sournoisement au cœur de sa chair tel un fleuve solidifié par l'hiver.

Même au travers de la brume qui l'entourait, dans ses rares périodes de demi-conscience, elle sentait sa morsure venimeuse qui paralysait le moindre de ses organes. Remontant le long de ses nerfs, le givre s'enracinait impitoyablement en elle, dévorant, perfide, enfonçant ses aiguilles dans les fibres de ses muscles à chaque geste qu'elle tentait d'esquisser.

Alors, désespérée, elle lâchait prise, fuyant l'emprise mortelle du froid dans ce sommeil qui n'était que torpeur durant laquelle elle pouvait presque oublier la gangue de glace qui l'emprisonnait.

Le brouillard rampait en elle et autour d'elle : le monde se réduisait à une nuit polaire perpétuelle, habitée de sons lointains et confus, traversée par instant par des silhouettes imprécises et fugitives. Le temps pour elle n'existait plus, compact et immuable telle une banquise : s'entrecroisaient des périodes d'éveil comateux, et des phases léthargiques qui n'arrivaient pas à lui dissimuler la froide combustion de ses chairs.

Momie pétrifiée, son corps se recroquevillait sur les braises de sa conscience qui jetaient un ultime rougeoiement avant de retourner au néant.

Enfin, vint la lumière.

Une lueur jaune, ronflante, feulant telle une bête fauve s'agrippant à la paroi translucide de sa prison de froid.

Le feu !

Les flammes !

Un pan entier de son univers s'embrasa soudain, et le monde, réduit jusqu'à présent à des lambeaux d'une nuit hantée d'ombres indistinctes, reprit en partie sa consistance.

Sur son corps, un contact. Enveloppe lourde, compacte, étouffante, d'une couverture laineuse.

Sous sa joue, une texture. Trame fine, froide, des draps l'emmaillottant tel un cocon renfermant sa chrysalide.

Par l'interstice de ses paupières, la lumière jaune continuait de se déverser sur elle avec brutalité, baignant son visage, l'inondant d'une clarté dantesque.

Mais, tel un mur de feu derrière une épaisse paroi de verre, la lueur mouvante ne lui apportait aucune chaleur. Tout son être se tendait en vain vers cette source, cherchant à en capter la brûlante force vitale qui demeurerait insaisissable.

L'ère glaciaire qui s'était emparée de son corps semblait ne jamais devoir connaître de fin.

– Plus de bois, forestier, encore plus de bois !

– Plus de bois, Sire ? lança l’homme effaré en relevant son visage hirsute ruisselant de sueur vers Yeltmir qui le dominait, hiératique, et suant autant que lui.

Se tournant vers la cheminée dont la monstrueuse flambée le faisait cligner des yeux, le forestier tenta d’argumenter :

– Sire, je vous en prie, ce n’est pas raisonnable... Il va être bientôt impossible d’enfourner une branche supplémentaire tant l’âtre est gavé de bois jusqu’à la gueule : dans cette petite chambre, l’air va commencer à nous manquer, tout en nous brûlant la peau et le souffle... » Il essuya d’un revers de bras sa courte barbe trempée de sueur. « Le foyer tiendra encore plusieurs heures ainsi, avec la même intensité, au risque de fendre la pierre du manteau...

Yeltmir fixa encore l’homme quelques secondes. Sous la lueur mordante des flammes, les coulées de transpiration le long de ses traits prenaient l’allure d’une inquiétante peinture de guerre.

Contenant un grognement de rage, il se détourna vivement et porta son regard sur le vieil homme en robe de bure, agenouillé auprès d’un lit immense à la lourde charpente de bois. Seul un visage pâle émergeait du monceau de couvertures, fragile naufragé dans une mer figée.

À la question muette du prince, le religieux retira sa main du front de la jeune femme inconsciente, et secoua la tête négativement, avec une lenteur résignée.

– Sire, énonça-t-il à mi-voix, notre pauvre science est impuissante à chasser le froid qui l’habite... Constatez que malgré le feu qui enrage tout près d’elle, son derme est toujours aussi glacial, ses lèvres toujours aussi violettes... Si ce sommeil qui la glace perdure toute la nuit, j’ai peur, sire, qu’il faille se résoudre au pire...

– Par toutes les Puissances Célestes, Berger, articula Yeltmir les mâchoires serrées, contenant visiblement avec

peine la frustration qui l'habitait, je lui dois la vie, LA VIE ! Que ne puis-je lui rendre la pareille ! N'y a-t-il donc point moyen de la sauver ?

– Priez, Sire, priez... Ni vous ni moi ne savons si sa nature est humaine ou autre qu'humaine, mais à présent je crains fort que son salut ne réside plus en nos mains...

Face à cet ennemi insaisissable, ce froid qu'il ne pouvait pourfendre de son épée ou affronter à main nue, cette langueur mortelle qui ne se laissait infléchir par aucune politique, aucune ruse, et face à laquelle la volonté, le courage, la science ou la dévotion ne pouvait rien, Yeltmir se sentit plus désarmé qu'il ne l'avait jamais été de sa courte existence pourtant bien remplie. Le nouveau grognement de rage que le jeune homme allait pousser fut coupé net par le contact d'une main sur la sienne, légère et apaisante. La colère née de son impuissance s'éteignit presque complètement lorsque Séléna se glissa dans ses bras, et qu'il recueillit, dans leur tendre étreinte, autant la crainte de sa bien-aimée que le réconfort qu'elle souhaitait lui procurer.

Alors qu'elle avait délicatement posé la tête sur son épaule, celui-ci se mit à lentement caresser les cheveux de la jeune femme, le regard noyé dans le vide.

– Rien, murmura-t-il à son oreille, il n'y a rien d'autre que nous pouvons tenter pour la sauver...

Le rugissement des flammes que peinait à contenir l'âtre alimentait en lui un muet reproche : il étouffait autant dans son âme que dans son corps.

La jeune femme, sous l'assaut des souvenirs des instants privilégiés qu'elle avait partagés avec Valentina quelques heures auparavant, et qui aiguisaient encore la tristesse qui lui oppressait le cœur, céda à son tour à une résignation qui pourtant la révoltait.

– Si nous pouvions simplement... Simplement la *réchauffer*...

En guise de réponse, il déposa un léger baiser sur son front perlé d'humidité, où serpentaient les arabesques de ses mèches humides de transpiration. Malgré l'inconfort provoqué par la moiteur de leurs peaux, Séléna se laissa aller à étreindre le torse de son amoureux, sentant sous le tissu trempé le ferme contact de son corps fondu de sueur, et cherchant par avance dans cet enlacement le réconfort d'un chagrin à venir qui lui semblait inéluctable. Pourquoi donc n'arrivaient-ils pas à raviver la chaleur de celle qui se mourait ainsi de froid, alors qu'eux-mêmes peinaient à supporter la radiance infernale du brasier ?

Séléna redressa la tête, toucha son propre front, aussi brûlant que sous l'emprise de la fièvre. Si seulement elle pouvait communiquer une once de sa propre chaleur à son amie... À l'instant où cette réflexion lui traversa l'esprit, une idée s'empara soudainement d'elle. Indubitablement l'idée de la dernière chance : y avait-il un autre espoir ?

– Yeltmir, souffla-t-elle, regardant le prince droit dans les yeux, le regard brillant. Il y a peut-être encore quelque chose à tenter...

Elle défit d'un geste déterminé les attaches qui retenaient sa robe : une onde de soie bleue parcourut son corps et se répandit à ses pieds en une ample corolle, laissant la lueur chaude de l'âtre couler en une torride caresse sur chaque courbe de sa nudité.

Le feulement des flammes ne parvint pas à couvrir le double hoquet de surprise : le religieux et le bûcheron s'étaient immobilisés dans la même raideur, les yeux écarquillés devant l'irréelle perfection de Séléna, dressée dans la lumière fauve ainsi qu'une païenne divinité du feu.

La main de Yeltmir vola jusqu'à la garde de son épée, dans le réflexe éclair de laver l'affront de ceux dont le regard avait ainsi surpris l'intimité de sa princière bien-aimée.

Le temps qu'il maîtrise son geste, les deux témoins – bien involontaires – de ce spectacle inattendu s'étaient

tournés d'un bloc face au mur, subitement et prodigieusement intéressés par la technique de jointure des pierres au mortier.

– Que... balbutia le prince en se retournant vers Séléna.

Mais celle-ci s'était déjà avancée vers le lit. Soulevant les multiples épaisseurs de couvertures, elle se glissa entre les draps, et ne fut plus visible d'elle qu'une poignée de mèches brunes éparses sur l'oreiller...

Brûlure.

Cruelle morsure.

Sensation atroce du fer rouge sur son corps.

Certitude que cette intense brûlure est celle de la Mort qui s'emparait enfin d'elle. La Mort ne se réduisait pas à ce laid personnage ricanant, osseux jusqu'à l'outrance, qui venait pointer son doigt glacé sur elle, la contemplant de ses orbites vides, pareilles à deux abîmes de douleurs. La Mort était brûlure, et, l'étreignant dans le cercle incandescent de ses bras, elle allait l'entraîner dans l'ultime combustion, dans un bienheureux néant où il n'y aurait ni glace, ni feu ; rien que l'éternel oubli du corps et de l'âme.

Elle devina le visage de la Mort s'approchant du sien : suprême miséricorde ou cruauté raffinée, la Mort avait dissimulé son faciès derrière un masque étrangement rassurant, étrangement familier, mais que son esprit en proie aux déchirements de la chair se refusait à identifier.

La Mort posa ses lèvres dans son cou.

Et la Mort l'embrassa.

Et la Mort l'embrasa.

Un flot de lave brûlante se déversa dans ses veines, conquérant, déchirant sa chair dans une explosion de douleur.

Et avant que l'exacerbation de la douleur ne parvienne à son paroxysme, la plongeant dans le néant, elle eut le temps de se demander pourquoi la peau de la Mort se

révélaient d'une telle douceur. Et de regretter que cette insoutenable caresse ne puisse pas s'éterniser.

Ô bienheureux oubli, ô bienheureuse inconscience !

Grêlé, blafard, un visage égaré flottait au cœur de l'obscurité.

Elle contemplait ce visage flou, tache de pâle lumière au sein de la nuit.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, à tenter de détailler ce visage indistinct, avant qu'elle prenne enfin conscience que c'était *elle*, elle qui le regardait, elle qui le contemplait.

(L'univers est autre, et c'est moi qui le contemple. J'observe donc j'existe.)

Alors, son esprit s'éveilla, se libéra de la gangue de non-être qui l'emprisonnait. Tel un papillon déchirant son cocon et livrant au monde son corps régénéré, elle fut soudainement soumise à une ruée de sensations en elle. L'univers sembla la submerger tout entière, envahir l'intégralité de son système nerveux, le long duquel couraient les messages de perceptions exacerbées, son organisme semblant vouloir rattraper par une orgie sensorielle le temps perdu durant des millénaires d'inconscience.

Le souffle de l'air frais de la nuit sur son visage. L'étoffe fine sous ses doigts. Ses propres bras qui l'enlaçaient, dérisoire barrière contre une terreur inconnue. La pierre lisse et froide sous ses pieds nus. Et enfin l'éclat incisif et glacé des étoiles vers lequel elle levait les yeux. Elle comprit alors que ce face-à-face grâce auquel elle venait de reprendre vie n'était qu'illusion absurde : c'était la lune qu'elle contemplait, et aucun regard, même aveugle, ne lui rendait le sien, malgré la brûlante ferveur qui en émanait.

Cette révélation ouvrant en elle les vannes d'un réservoir secret, elle se mit à pleurer en silence une intarissable rivière de larmes. Le courage lui manqua de

s'interroger sur la source et l'abondance de celles-ci, accueillant ce ruissellement de douleur avec un profond soulagement. Les yeux et le cœur noyés, elle eut à peine conscience d'une main étrangère qui se posait sur son épaule, et, sans même un regard pour son guide, elle se laissa reconduire telle une aveugle jusqu'à un grand lit, à quelques pas de là.

Elle se glissa dans les couvertures, sans un mot ni une hésitation.

Et, pour la première fois depuis qu'elle avait irrémédiablement franchi la frontière entre les mondes, elle s'endormit dans l'instant d'un vrai sommeil, profond et peuplé de rêves confus.

Au petit matin, elle s'éveilla, le visage baigné de la lueur claire du matin.

Séléna était penchée sur elle et la regardait.

Elle dut attendre le troisième jour pour pouvoir enfin se lever et se nourrir seule, tant elle se sentait faible, tant ses muscles ankylosés l'enserraient en une armure trop étroite, la blessant à chaque mouvement. Séléna l'assistait dans tous ses gestes quotidiens, Valentina devant réapprendre chacun d'eux, tel un nouveau-né. Elle avait constamment froid, s'enveloppait dans d'épaisses couvertures, dormant les trois quarts du temps, s'empêchant avec difficulté de grelotter le reste de la journée. Dans ses périodes de veille, les mots doux de Séléna coulaient en elle, flux suave et continu d'une langue inconnue qui la berçait tel un chant d'oiseau. Enfin, le quatrième jour, elle trouva, seule, la force de franchir la distance qui la séparait de la fenêtre de sa chambre : le brutal soleil de midi l'assailait, se répandant sur son corps, sous sa peau, dans ses veines. Manquant défaillir sous l'assaut de l'astre du jour, elle s'appuya au montant, savourant avec avidité l'orgie de lumière et de chaleur qu'il dispensait à chacune de ses cellules. Ce jour-là elle fit quelques pas à l'extérieur, dans un petit jardin isolé du reste du monde, et s'adonna au

rayonnement solaire à l'instar d'une drogue, le laissant agir tel un baume cicatrisant sur ses membres raides et sur son esprit encore brumeux et incertain. Ce fut à la tombée du soir, après qu'elle eut pris sur son banc qu'elle refusait de quitter, un souper simplement composé de quelques cuillères de velouté de légumes, qu'elle osa lever les yeux vers la voûte céleste où commençait à se répandre l'encre de la nuit.

Elle guettait avec anxiété l'éclat des premières étoiles qui prenaient possession du ciel à pas comptés. Quand il lui fut évident que le dessin des constellations ne présentait aucune similitude avec celui qu'elle connaissait, elle prit pleinement conscience de toutes les implications sous-jacentes, et une sourde angoisse lui étreignit le cœur : combien d'années-lumière la séparaient de son propre monde ? À tout prendre, combien de siècles, de millénaires, voire combien de vies et d'univers s'interposaient entre ce paisible jardin où elle reprenait ses esprits, et entre la Terre où elle était née ? Son trouble redoubla lorsque la pleine lune s'éleva lentement dans le ciel, lui apparaissant avec le même diamètre et le même aspect qu'elle lui avait toujours connus. Une lune familière, oui... Mais indubitablement différente : à bien l'observer, Valentina, pour qui la géographie lunaire était aussi instinctive que celle du globe terrestre, nota quelques différences déroutantes : l'ensemble formé des mers de la Tranquillité, de la Sérénité et de la Fécondité était réduit à un étroit bassin très sombre, encerclant à moitié la mer des crises, tandis qu'une mer irrégulière inconnue se devinait dans la partie orientale de l'hémisphère sud, étirant ses rives jusqu'au bord du disque, en direction de la face cachée... Elle ne doutait pas que, si elle avait pu détailler le satellite à l'aide d'un grossissement même modeste, la majeure partie de la surface se découperait avec les mêmes cratères, les mêmes crêtes, les mêmes ombres... mais qu'une minorité irréductible de ces formations géologiques

différencierait cette lune-ci de celle qu'elle avait foulée de ses pas.

À cette évocation, les souvenirs trop précis de sa dernière mission se ruèrent de nouveau en elle. Valentina se souvenait avec une précision douloureuse du sol poudreux de l'astre mort¹, de la façon dont ses bottes y laissaient leurs traces, et dont elle-même se jouait de la pesanteur dérisoire. Elle se rappelait le surgissement de la nappe neigeuse dans le faisceau électrique de son scaphandre, de l'ombre projetée par le rocher... et tressaillit d'un effroi rétrospectif quand elle se remémora comment Carl l'avait prise dans ses bras, pleurant tandis qu'elle-même, en retrait de son propre corps, sentait son esprit s'iriser sous l'effet d'une source de lumière qui allait en s'affaiblissant. Son esprit s'étiolait de seconde en seconde, avant d'être plongé dans une noire inconscience, aussi brutalement que la flamme d'une bougie que l'on souffle. Puis ce néant insondable, métallique, dont elle n'avait émergé que pour se retrouver sertie dans une gangue de glace...

Coupée du monde qui l'entourait à présent, entièrement tournée vers ses songes, son visage ruisselait de larmes silencieuses. Combien de temps resta-t-elle ainsi la proie de ses doutes décousus et de ses pensées apeurées ? Elle-même n'aurait su le dire, puisqu'elle s'assoupit là, sous la lumière de la lune énigmatique, au milieu de la nuit.

Elle se réveilla le matin suivant dans son lit, telle une enfant ayant voulu trop longtemps veiller, et couchée, une fois profondément endormie, sans qu'elle s'en rendît compte. Elle palpa longuement les draps qui l'enveloppaient : désarmée, elle n'osait croire à la matérialité de cette vie. Laquelle de cette vie ou de celle d'avant était plus réelle que l'autre ? Machinalement, elle se leva et alla s'asseoir à la coiffeuse qui occupait un coin de sa chambre. Elle se contempla longuement dans le miroir,

¹ Voir « Les Jardins Sélènes ».

effleurant ses traits comme pour mieux se convaincre de leur réalité.

Valentina, fille des étoiles, morte et revenue du pays des morts. Morte ? L'avait-elle vraiment été ?

Elle essayait de trouver une explication, aussi délirante put-elle être, à sa présence dans ce monde. S'était-elle réincarnée, par un phénomène de métépsychose encore jamais évoqué, à sa connaissance, par aucune religion ? De nouveau, elle palpa ses traits, en proie à une intense réflexion. Valentina Komarenko elle avait été, et Valentina Komarenko elle restait : c'était bien elle, là, face à son image, face à ce miroir. Ses doigts explorèrent le petit meuble, ouvrant chaque tiroir, découvrant chaque menu objet, peigne de corne, flacon de verre, épingle d'ivoire ou de bronze. Refusant de donner une prise, aussi infime puisse-t-elle être, à la folie qui pourrait la guetter si elle réfutait le témoignage de ses sens, elle se raccrocha à l'emprise de la matière pour reprendre pied avec la vie. Toucher, toucher encore, palper le monde, s'abreuver de sensations pour s'ancrer dans ce nouvel environnement, repousser la folie, le doute. Ne rejette pas la réalité parce que tu n'en trouves pas l'explication, se fustigeait-elle, puisant dans la matérialité de ce qui l'entourait la moindre force pour étayer sa volonté. Mais comment ignorer un quart de siècle de souvenirs, qui vous disent, vous hurlent à l'esprit que vous ne vivez à présent qu'un rêve. Elle se raccrocha momentanément à la solution de la réincarnation : Valentina tu étais, et Valentina tu es de nouveau.

Vivre pour ressentir, ressentir pour admettre, admettre sans comprendre.

Visiblement ravie du tour rassurant que prenait la convalescence de son amie, Séléna s'ingénia, les jours suivants, à lui enseigner sa langue tout en la divertissant et en l'instruisant sur le monde qui l'entourait. Retrouver et approfondir la complicité instinctive qui avait été la leur

lors de leur première brève rencontre mit un baume sur le cœur de la jeune Russe.

Enfin, un matin, Séléna lui annonça la visite du prince Yeltmir : deux chambrières adolescentes vêtues d'amples robes grises nouées de rubans blancs furent mises à la disposition de la princesse, et, sous sa direction, préparèrent la spationaute durant près d'une heure, la faisant se sentir pour l'occasion pareille à une jeune comtesse le jour de son premier bal. Sa toilette et ses bijoux étaient tout juste revêtus et sa coiffure à peine terminée que la porte s'ouvrit pour laisser passage au Prince.

Tous deux s'évaluèrent mutuellement en silence de longs instants, également gênés et intimidés l'un et l'autre. Aux yeux de Valentina c'était toujours le même jeune homme, plein du charme de sa rude jeunesse, charme encore rehaussé par son accoutrement mêlant savamment l'acier de la cotte de maille, et l'élégance affichée d'une riche tenue princière. Si son visage conservait la même émouvante ressemblance avec celui de Vallia, son frère cadet trop tôt disparu, le trouble sentiment qui y était lié s'était délité en elle, sans qu'elle ne sache si cela était une conséquence de l'épreuve qu'elle avait traversée en franchissant le seuil de ce monde, ou si cela tenait à l'attitude distante qu'il affectait à présent. Il y avait en effet dans son comportement emprunté, dans ses gestes à peine esquissés, plus que la retenue à laquelle l'obligeait son rang : sans doute prit-elle conscience à cet instant que la façon surnaturelle dont elle avait surgi dans sa vie, voilà quelques jours, la dotait d'une aura mystérieuse, qui poussait les gens à un respect où se mêlait curiosité et crainte. À l'image d'une sainte dont les visions l'auraient mise en retrait du monde, de la compréhension du commun des mortels.

Après que le Prince eut longuement pris de ses nouvelles auprès de Séléna qui jouait les interprètes, Valentina apprit qu'elle allait être conduite en un lieu

mieux adapté à son séjour, à présent que sa guérison paraissait complète.

Suite à cette annonce qui semblait le délivrer d'un invisible poids, Yeltmir prit congé de façon assez maladroite, visiblement soulagé de ne plus être confronté à celle à qui il devait la vie, mais qui restait par essence l'incarnation de l'inexplicable, du surnaturel.

Tout s'enchaîna très rapidement après son départ, sans laisser à la jeune femme le temps de comprendre toutes les implications de ce qui se jouait autour d'elle : conduite à un carrosse mené par quatre puissants chevaux, le véhicule démarra dans un fracas de sabots, enlevant sa passagère impuissante dans un voyage qui s'apparentait confusément à une fuite dont elle ne pouvait saisir les enjeux.

Ils s'engagèrent sur un large chemin de terre et de graviers qui plongeait sous les frondaisons d'une épaisse forêt. Aux parfums de la sylvie qui l'assaillirent dès les premiers tours de roue, Valentina frissonna simultanément d'un plaisir primitif et d'une émotion mal contenue : il était impossible de ne pas reconnaître une telle profusion d'odeurs végétales, mélange d'humus et d'écorces, de plantes et d'essences sauvages... Ces senteurs enivrantes qu'elle avait inspirées lors de la première bouffée, sur la surface lunaire, voilà de ça quelques jours – toute une vie auparavant –, elle s'y livrait de nouveau, comme se serait livrée à son vice une droguée en manque. Suavité de la sève brute, acuité de la résine, délicatesse mêlée des diverses inflorescences : chaque note olfactive l'emplissait de calme et d'une douce langueur... Elle ferma les yeux, laissant affluer en elle l'apaisement, alors que le véhicule cavalait toujours à vive allure.

Au bout d'un temps qu'elle estima à une couple d'heures, les arbres se clairsemèrent et, au détour du chemin, apparurent enfin les toits ardoisés d'un manoir s'élevant au milieu d'un parc arboré. Une fois franchi de hautes grilles en fer forgé décorées d'entrelacs indéchiffrables, le carrosse s'avança au pas sur une allée

bordée de buissons discrètement piqués de minuscules fleurs jaune pâle, en direction du sobre mais élégant petit édifice qui constituait visiblement la destination finale de son périple. Était-ce donc là où le Prince lui avait assigné sa place, – sinon sa fonction, mais laquelle ? –, dans ce monde dont elle ignorait encore tout ? Certainement y avait-il lieu de villégiature plus déplaisant, remarqua-t-elle... En espérant en son for intérieur que ce ne fût pas là une prison dorée et définitive qu'on lui attribuait en vertu de la crainte que sa « résurrection » pouvait inspirer.

Elle se sentait plutôt semblable à un joyau qu'on place précautionneusement dans son écrin : trop beau pour que l'on s'en sépare... mais trop précieux pour qu'on l'exhibe inconsidérément. Il n'y avait pour elle d'autre solution que d'en prendre provisoirement son parti : elle accepta intérieurement d'occuper cet écrin qui pour l'instant la protégeait.

Elle acceptait... Tout en se faisant intérieurement la promesse de forcer la main au destin pour en sortir le moment venu, même si elle ne savait ni quand ni comment elle s'y prendrait.

III

La fille tombée des étoiles

« La mort, comme la naissance, est le secret de la Nature. »

Marcus Ælius Aurelius

« L'Église dit que la terre est plate, mais j'ai vu l'ombre sur la lune, et j'ai plus foi en l'ombre qu'en l'Église. »

Fernão de Magalhães

Dame Élise-Antigosne devina l'identité du cavalier simplement au bruit du gravier crissant sous le pas de son cheval qui remontait l'allée menant aux premières marches du manoir : messire Thaddeus était devenu, depuis quelques semaines, le plus régulier et assidu des visiteurs. Il apparaissait, chaque jour ou presque, à la même heure de la matinée, chaque fois vêtu d'une façon différente. Il savait harmoniser ses atours sans pour autant faire preuve d'ostentation : aussi, aujourd'hui, avait-il revêtu une cote de drap vert brodé d'argent sur un pourpoint de lin couleur crème, et des chausses noires. Son galeçon, posé avec naturel sur ses cheveux coupés court, était piqué d'une

plume variée à chacune de ses visites. Mais le soin de sa tenue n'était qu'une des attentions parmi toutes celles qu'il avait à l'égard de la maîtresse des lieux : peut-être cherchait-il à le cacher, mais Dame Élise-Antigosne savait ce qu'il en était réellement. Les hommes capables de dissimuler longtemps leurs sentiments se révélaient une espèce rare : depuis leur première rencontre, il se livrait à une cour aussi empressée que feutrée auprès de celle qui occupait ses pensées.

Arrivé au seuil de l'escalier, il mit pied à terre et salua Dame Élise-Antigosne, main sur le cœur.

Celle-ci lui rendit son salut, d'une discrète révérence.

– Soyez le bienvenu, Messire de HameauBlanc. C'est toujours un plaisir de recevoir votre visite.

– Dame, c'est toujours un plaisir d'être accueilli ainsi.

Laissant sa monture aux soins d'un garçon d'écurie prestement accouru, il entreprit de retirer doigt à doigt ses gants de daim.

– Votre maîtresse est-elle céans ? s'enquit-il avec une feinte neutralité.

C'était une question de pure forme, car non seulement il savait que la châtelaine sortait peu, mais parce que Dame Élise-Antigosne savait, par les bavardages qui glissaient de bouche à oreille parmi la domesticité, qu'il se renseignait discrètement sur l'emploi du temps quotidien de celle qu'il courtisait.

– Demoiselle Valena prend l'air au jardin : vous connaissez comme moi ce besoin de solitude qui l'étreint parfois...

– Oui, par ma foi, je ne l'ignore pas...

Une ombre de souci passa fugitivement sur son visage.

– Parlez-moi franchement, Dame Élise-Antigosne, serai-je aujourd'hui bien accueilli ? Ne consent-elle pas à ma présence par simple sens de l'hospitalité et de la bienséance ? Je m'en voudrais de lui imposer ma compagnie, car si ce besoin d'isolement...

– Permettez-moi d’être franche, Messire Thaddeus, le rassura la dame de compagnie. J’en ai le cœur serré à la voir ainsi l’âme dolente... Bien sûr, le Prince s’en vient quérir régulièrement des nouvelles de sa santé, aussi souvent que ses devoirs le permettent, mais ma foi, de plus en plus rarement : vous savez comme les affaires du royaume sont pressantes, ces derniers temps. Bien que sa présence semble l’apaiser, force m’est de vous avouer cela ne lui est que d’un réconfort passager. Je ne vous cèlerais point le plaisir qu’elle prend à vos visites... Mais prenez garde à ne pas brusquer les choses, Messire... *Le temps vient en son temps.*

– Ayle, vous avez raison : c’est là une belle sagesse de nos anciens. Il me faut donc encore de la patience...

Le jeune homme parut se plonger quelques secondes dans de profondes pensées.

– Grand merci de vos confidences, Dame Élise-Antigogne... Mais parlez-moi sincèrement, cette langueur qui l’habite, pensez-vous qu’elle la quittera bientôt ?

La dame de compagnie soupira, esquissant des mains un geste d’impuissance.

– Messire, je le souhaite de tout cœur, autant que vous... Mais Demoiselle Valena m’apparaît si fragile. Voyez-vous, hier encore, alors qu’elle était allée prendre l’air, seule dans le jardin, je l’ai vue quelques instants après remonter la grande allée en courant à perdre le souffle, comme si elle avait tous les loups de la Baronnie à ses trousses. Elle s’est jetée dans mes bras, singulièrement éprouvée, presque en pleurs... Elle ne faisait que répéter ces quelques mots « je l’ai vu, il était là, dans la neige, je l’ai vu, parfaitement vu »... Malgré ma patience, je n’ai pu en savoir davantage. Dans son affolement, elle a fait un accroc à la robe azur à rubans blancs que vous lui fîtes porter en cadeau, il y a de ça un mois. Rien de grave, voyez-vous, la demoiselle des menus travaux a eu tôt fait de ravauder celle-ci sans que rien n’y paraisse... Ne vous méprenez pas sur mon compte, Messire, ces confidences

que je vous livre, je ne les ferais à quiconque d'autre, car je sais combien vous importe la santé de ma maîtresse. Et je sais également combien elle apprécie votre compagnie... Votre venue aujourd'hui ne pourra que lui bénéficier : il est nécessaire qu'elle se change les idées...

– Dame Élise-Antigosne, vous m'en voyez ravi : je projette de l'emmener à la fête du château. C'est jour de grand marché du mois, voyez-vous, et j'ai eu l'assurance de l'arrivée d'une caravane dotée des produits les plus beaux qu'une demoiselle pouvait y trouver...

– Voilà qui est aimablement pensé de votre part, messire. Ah ! Que j'aimerais qu'un homme prenne pour moi le soin de se soucier ainsi.

– Il en est sûrement qui en rêve en secret, pour sûr.

– Messire, vous n'êtes qu'un flatteur ! s'indigna-t-elle en riant. Réservez donc vos compliments à ma maîtresse, rien ne saurait plus l'enjouer...

Durant leur conversation, ils avaient lentement remonté l'allée centrale du grand jardin. Dame Élise-Antigosne s'était arrêtée, jetant un œil vers les frondaisons.

– Dame, la voyez-vous ? Voulez-vous m'annoncer ?

– Cette tonnelle ombragée est devenue son endroit favori. Elle s'y réfugie souvent pour rêver, ou pour étudier tout à son loisir notre langue dans les poèmes et les légendes figurant sur quelques-uns de ces précieux parchemins dont lui fit don notre Prince... Oui, je crois l'apercevoir à travers l'ombrage des feuilles. Sans doute nous a-t-elle déjà entendus palabrer. Comme toutes les femmes au cœur dolent, elle a l'oreille fine quand il s'agit de repérer la voix de qui peut la reconforter de ses sentiments. Veuillez m'attendre là, Messire, je vous prie...

Laissant le soupirant, elle se dirigea seule vers la tonnelle, à quelques pas de là, derrière l'épais feuillage de laquelle elle disparut.

Une poignée de secondes plus tard, elle reparut, accompagnée de sa jeune maîtresse.

Dame Élise-Antigosne esquissa une révérence :

– Demoiselle, Messire, je dois donner les ordres pour faire préparer la calèche. Veuillez m’excuser, minauda-t-elle innocemment en s’éclipsant, une lueur malicieuse dans le regard qu’elle lança au spectacle attendrissant que formait le couple.

Mais Thaddeus ne prêtait déjà plus attention à la dame de compagnie : il ne percevait rien d’autre que la silhouette de la jeune femme, la buvant des yeux.

S’avançant enfin, il lui prit les doigts dans ses mains, y déposant un léger baiser.

– Recevez mes hommages, demoiselle Komarenko.

C’était un temps idéal pour un jour de grand marché, et la calèche roulait lentement dans les rues bondées. La foule se pressait toujours autour des étals, bigarrée, odorante, bruyante, mais avec l’avancée de l’heure, elle se faisait peu à peu plus fluide.

Assise avec délassement dans la voiture, la jeune femme goûtait le retour du calme après ces deux heures d’agitation durant lesquelles Thaddeus avait obligeamment cédé à toutes ses envies. Pour la première fois depuis longtemps, elle s’était redécouvert un appétit de vie qu’elle pensait avoir oublié, et s’était enivrée de plaisirs simples : croquer un fruit frais à l’étal parfumé d’un maraîcher, savourer une pâtisserie au miel avec la gloutonnerie d’une enfant, tâter les étoffes colorées, essayer quantité de coiffes enrubannées, glisser des fleurs dans ses cheveux, s’émerveiller devant un bijou de métal et de verre filé.

Le butin d’une matinée d’excès occupait à présent complètement l’une des deux banquettes du véhicule : rangées dans les paquets de toile, il y avait notamment deux superbes robes – l’une jade, l’autre or et bleu roi –, ainsi qu’une minuscule fiole de cristal ouvragée dont le parfum délicat n’était pas la moindre de ses folies. Mais la « prise » qui la ravissait aux anges consistait en un couple

d'oiselets blancs dont le sifflement l'enchantait, et à qui elle comptait faire construire une belle et vaste volière.

Partager ces précieux instants avec Thaddeus, plus souriant au fur et à mesure qu'elle retrouvait sa joie de vivre, la faisait soupirer d'aise. Le jeune homme avait discrètement glissé sa main entre eux, cherchant le contact de ses doigts, qu'il trouva avec une timidité d'adolescent.

Ravie, elle se tourna vers lui.

La calèche passait à l'instant dans une rue moins animée, devant diverses boutiques moins achalandées à présent que l'heure de midi était largement dépassée. Eût-elle tourné la tête une seconde plus tard, que rien de ce qui allait suivre ne serait arrivé, et que sa vie dans ce monde aurait été entièrement différente.

Mais son regard se porta au-delà de l'épaule de Thaddeus, et elle fut subitement terrassée par une stupeur presque surnaturelle :

– Par tous les saints de la sainte Russie ! Thaddeus, là, là, regarde !

De stupéfaction, elle en avait planté ses ongles dans la paume de son compagnon, qui avait violemment sursauté au brusque cri de la jeune femme.

Au regard décontenancé qu'il lui lança, elle comprit que, dans son trouble, elle était revenue par réflexe à sa langue natale. Et Thaddeus, malgré le dévouement qu'il lui portait, n'entendait bien sûr pas un seul mot de russe.

Elle désigna de nouveau du doigt, dans la langue du chevalier cette fois, la pénombre qui noyait l'arrière-boutique d'un troqueur, où tout un chacun venait vendre, acheter ou échanger quelque objet que ce fût, dès l'instant où le boutiquier pouvait y trouver intérêt de deux ou trois sous.

Thaddeus, qui ignorait ce qui avait pu provoquer une telle réaction, avait déjà sur la langue la question de savoir quoi d'autre dans cette piètre échoppe pouvait bien intéresser une jeune femme qui venait d'écumer les plus

belles boutiques du grand marché. Mais, frappé par l'incroyable intensité du regard de Valentina, sur le visage de laquelle les émotions aussi contradictoires qu'excitation, espoir et frayeur se bousculaient, il oublia sa question sur l'instant. Depuis de longues et patientes semaines qu'il la courtisait, jamais une lumière aussi vive n'avait émané de tout son être. Et même s'il soupçonnait que la peur elle-même prenait part en une infime touche à cette soudaine vague d'émotion, jamais elle ne lui était apparue si... vivante.

Profondément touché par ce brusque changement, Thaddeus sut alors qu'il n'aurait pu lui refuser à l'instant son désir, quoi que ce puisse être. Et peut-être parviendrait-il par ce moyen à percer les secrets de son âme parfois si triste.

– Ma foi, Demoiselle, se reprit-il avec un sourire, j'avoue ne pas encore comprendre ce qui pourrait bien, dans cette pauvre boutique, provoquer un tel intérêt, mais pour rien au monde je ne souhaiterais vous en priver...

Il la précéda sur le pavé, lui tendant la main pour qu'elle puisse descendre sans risque de la calèche. Elle se saisit du bras qu'il lui offrait galamment et, relevant sa robe d'un pincement de doigts, ils pénétrèrent dans la petite échoppe. La pénombre régnait à l'intérieur, mais point trop n'était besoin de lumière pour découvrir l'indescriptible fatras qui s'empilait là sur des rayonnages incertains : bibelots en tout genre, manches d'outils et fers sans manche, essieux et roues de char, vaisselle dépareillée, couteaux, piles de draps douteux, vanneries et amphores de toutes tailles, articles de sellerie patinés et socs de charrue.

Surpris par l'intrusion du couple, le troqueur, un homme entre deux âges au visage bouffi, se leva difficilement de la chaise sur laquelle il était avachi quelques secondes auparavant. D'un gauche empressement, il esquissa une révérence maladroite, qui le fit dangereusement osciller sur ses courtes jambes arquées,

montrant à quel point il était peu habitué à recevoir dans sa misérable boutique des gens de leur condition.

En s'essuyant les mains grasses sur son tricot mâchuré, il marmonna une vague formule de bienvenue, qu'il espérait visiblement pleine de déférence.

Thaddeus retint un mouvement de recul. Par tous les dieux, mais qu'était-elle donc venue chercher ici ?

Mais *elle*, elle le savait : eût-elle détourné le regard à l'instant crucial, un nuage eût-il voilé à cet instant le soleil, qu'elle serait passée devant sans jamais voir...

Sans voir... ceci ! Elle se dirigea vers le fond de la boutique, directement vers l'objet de sa curiosité.

Ça... ? Ce... cette chose ? s'étonna le chevalier *in petto*... Cette vilaine armure ? Si telle était véritablement la nature de cet étrange objet... Oui, cela ressemblait à une armure, mais d'un type inconnu, et dont il n'avait même jamais trouvé trace dans les livres d'histoire de la chevalerie. Il y vit plutôt l'œuvre d'un simplet, voire d'un demeuré, auquel on aurait confié la tâche de bâtir une armure à base de vulgaires tuyaux de plomb, et de la silhouetter avec les reliefs d'un vieux portail de fer forgé...

Il pensa un instant que Demoiselle Valena avait été victime d'une illusion due au manque d'éclairage, et qu'une fois rendue au fait de la véritable nature de l'objet, elle s'en désintéresserait. Il connaissait, lui, un artisan où elle pourrait acquérir – si cela était son vrai désir – une armure digne de ce nom, ouvragée selon les règles de la guerre, ornée de dorures, aux laçages solides et à la cote de mailles intacte...

Mais bien au contraire, maintenant que la chose apparaissait pleinement à leur vue, dans toute sa laideur étrange, l'absurde sculpture avait mis en transe Valentina. Elle écarquillait les yeux pour en saisir le moindre détail, suivant craintivement du bout des doigts les angles et les rainures de métal...

Thaddeus se souvint de l'émotion de la jeune femme. De son regard passionné, qui l'avait ému plus qu'il ne l'aurait cru possible. Puisque cela semblait important pour elle, alors, il n'avait pas à hésiter.

– Troqueur, appela-t-il sans se retourner, apporte une lampe pour la demoiselle.

L'homme s'avança de quelques pas chuintants, une lueur hésitante dans l'œil...

– Une lampe, Seigneur ? À cette heure-ci d'une belle journée d'été... ?

– Obéis, feignasse, ordonna sèchement Thaddeus, ou il t'en cuira !

Maugréant contre le gaspillage éhonté de suif que cela entraînait pour seulement s'enquérir de l'état d'un foutu morceau de ferraille, l'échoppier alla farfouiller dans un recoin de son magasin pour en extirper un modeste bougeoir garni d'un tronçon de chandelle noirci de suie, qui, une fois allumé à une mèche d'amadou, ne dispensa qu'une lumière jaunasse graisseuse.

Sous cet éclairage, l'intrigante silhouette se révélait plus énigmatique encore.

Oui, concéda finalement Thaddeus en lui-même, il s'agissait bien d'une armure.

Mais si étrange... Grossière et massive... Si massive qu'il paraissait douteux que même un solide cheval de guerre ne vit se rompre son échine une fois gruté en croupe le chevalier qui aurait eu l'inconsciente audace de s'en équiper. Inconcevable armure, faite toute d'une pièce, mais paraissant articulée malgré tout. Pas de laçage, ni boucle, ni cotte de maille... De longues tiges de métal, qu'on devinait dotées d'un mécanisme de coulissement, longeaient bras et jambes, se ramifiant aux poignets à l'image des nervures des feuilles, pour venir épouser jusqu'aux dernières phalanges. Aucune dorure, ni gravure, ni incrustation. Pas d'écu, ni armes. Quant au heaume, mes aïeux ! S'il parvenait sans doute à protéger l'arrière du

crâne, la ventaille, elle, prenait toute la face, du front jusqu'au menton, mais, folie des folies, consistait en un réceptacle de verre ! Quel insensé avait donc conçu un semblable équipement, qui se briserait au moindre choc en défigurant cruellement son propriétaire, au risque réel de lui crever les yeux !? Thaddeus en était sidéré.

– Demoiselle Valena, hésita-t-il... C'est bien là l'œuvre d'un armurier qui a perdu l'esprit : je conviens avec vous qu'une telle déchéance est bien triste, et comprends à quel point vous avez pu être bouleversée... Demoiselle, je vous ferai don d'une armure avec grand plaisir : celle de mon prestigieux aïeul monte la garde dans la galerie de mes ancêtres... Une bien magnifique armure, toute chargée d'histoire et de victoires, qui embellirait à ravir les couloirs de votre manoir...

Mais la jeune femme, inspectant toujours méticuleusement l'armure, ne parut pas avoir prêté l'oreille à un seul de ces mots.

– D'où vient-elle ? s'enquit-elle à l'attention du troqueur.

– Boarf, fit celui-ci en se grattant longuement le crâne... Ell' m'a été vendue par un bougr' qui lui-même l'avait achetée à un itinérant, qu'disait l'avions été trouvée dans la forêt du Bé'mont. L'avait d'abord vendue au poids au forgerion, mais çu-ci avait bien vite crié au voleur et s'en était fait rembourser l'prix... Voyez, Dame, c'tait pour lui qu'un attrape-couillon, sauf vot' respect. L'forgerion, l'avait beau y fair' souffler à la forge, et y frapper sa forte masse à s'en démet' l'épaule, il y déformait tous ses outils. Ah quoi bon tout c'métal si on ne peut le forgier en solides socs ou bonnes ferrures ?

– Combien ? Combien en voulez-vous ? lança-t-elle, toujours sans se retourner.

Elle ne vit pas une lueur nouvelle briller dans le regard du troqueur quand il prit conscience de tout l'intérêt que Valentina portait à l'armure. Ce n'était pas à un vieux

singe qu'on apprenait à faire la grimace : ce tas de ferraille invendable venait subitement d'acquérir une valeur considérable, se transformant quasiment, aux yeux du bonhomme, en un trésor équivalent à son poids en or. Il se redressa, se rengorgeant, tentant sans succès d'adopter une attitude digne d'un docte connaisseur.

– Humm... Madame a du goût et d'la science bien assurée. C'te pièce, comm' j'vous disais tout just' par avant, est d'une qualité esceptionnelle...

Thaddeus, qui jusque-là avait laissé parler la jeune femme pour ne pas contrevenir à son singulier désir, le coupa d'un ton sec :

– Cesse tes simagrées veux-tu, voleur !?

Valentina se retourna vivement, et le simple contact de sa main sur le bras de son soupirant suffit à éteindre sa colère.

– Mon ami, je vous prie, donnez-lui le prix qu'il réclame, pour l'amour de moi. Faites-la de suite porter au manoir. C'est la dernière chose que je vous demande : rien ne compte davantage à mes yeux à présent. Je vous le demande comme une ultime faveur... Mon ami...

Sa supplique suffit à Thaddeus pour exécuter sur l'instant les désirs de la jeune femme : l'entendre utiliser de tels mots représentait plus qu'il n'avait espéré obtenir comme aveu aujourd'hui.

– Puisque c'est là le souhait de votre cœur..., s'inclina-t-il de bonne grâce.

– Si fait, mon bon ami, je vous en serai éternellement reconnaissante.

Thaddeus fouilla en sa bourse pour se saisir d'une petite poignée de pièces d'argent.

– Attrape ça, bon bougre, c'est largement payé pour ta ferraille... Et pour le même prix, tu attelleras ta propre carriole pour livrer ton armure dès aujourd'hui au manoir de la demoiselle.

À la vue des écus scintillants, le troqueur – tout en prenant soin pour cela de prendre appui sur un petit meuble poussiéreux qui se tenait là – s’inclina profondément, un sourire satisfait aux lèvres :

– Il en sera fait selon vos ordres, mon bon prince.

Sur le chemin du retour, la jeune femme était encore bouleversée par sa découverte, et passait sans cesse de l’état d’une excitation difficilement maîtrisée à de longues minutes d’intenses réflexions.

Elle essayait de maîtriser son fol espoir, par une approche toute pragmatique de la fantastique opportunité qui s’offrait à elle pour enfin comprendre.

Comprendre comment elle, née Valentina Komarenko, était devenue Demoiselle Valena dans ce monde qui ne relevant ni d’hier ni de demain... Ce monde qu’elle avait malgré tout appris à aimer, où elle avait réappris quelque peu à vivre...

Toutes ses réflexions, ranimées par cette découverte inespérée, se bouscuaient dans sa tête. Elle se devait de faire le point, d’explorer toutes les issues imaginables, d’exploiter le moindre indice que l’armure pouvait receler afin d’y deviner, peut-être, son avenir : une enquête qu’elle devait mener seule...

Ce fut cet instant que choisit Thaddeus pour lui prendre la main, coupant court à ses obsédantes pensées.

– Demoiselle Valena, vous voici si silencieuse depuis notre escapade dans le bric-à-brac de ce damné troqueur... Cela est tellement inattendu après la joie que vous avez démontrée toute la matinée... Vous n’avez même plus jeté un regard aux trésors arrachés à tous ces marchands !

Valentina eut un pincement au cœur : oui, elle se sentit soudain bien ingrate envers ce doux Thaddeus qui avait fait montre de tant de patience. Elle lui prit la main, sincèrement repentante.

– Doux ami, c’est très aimable à vous de m’avoir offert cette délicieuse matinée. Croyez bien que j’apprécie à leur